

IN MEMORIAM



Éloges funèbres des membres décédés en 2020-2021



Éloge de Monsieur Bernard Guerrier de Dumast (1932-2019), prononcé par Monsieur Dominique Flon le 2 octobre 2020

Bernard Guerrier de Dumast nous a quittés le 17 novembre 2019. Il avait quatre-vingt-sept ans. Ce furent, on peut le dire, quatre-vingt-sept années bien remplies, des années grosses d'activités dans des secteurs les plus divers.

Bernard Guerrier de Dumast aurait pu se satisfaire d'une carrière professionnelle exceptionnelle. Cela n'était pas sa vocation et ce n'était pas la tradition de sa famille. Il eut des engagements supplémentaires, mettant ses compétences au service de Nancy et de la Lorraine. Il fut un acteur constant de la vie publique, de la vie économique, de la sauvegarde du patrimoine, du logement social, des sociétés savantes et de bien d'autres institutions sur lesquelles je reviendrai.

Bernard de Dumast a eu une carrière professionnelle exemplaire. Son goût pour les relations humaines lui fit quitter le journalisme et le Liban où il fut un temps, et le poussa à entrer dans le monde de l'entreprise en 1956 au sein du groupe Saint-Gobain/Pont-à-Mousson. Il y occupa des postes éminents et notamment celui de secrétaire général. Remarqué de son milieu professionnel, il représenta le monde industriel dans les hautes instances régionales : il fut premier vice-président du Conseil économique et social de Lorraine, président de la Chambre régionale de Commerce et d'Industrie de Lorraine, vice-président

de l'Assemblée européenne des chambres de commerce et président régional de diverses représentations patronales.

À Nancy, Bernard s'était déjà fait remarquer en 1973, par sa participation au côté de l'architecte Christian Viney, à la fondation de l'association *Renaissance de la Vieille Ville*, dont le programme portait sur la rénovation du quartier Saint-Epvre. Notre confrère habitait place de la Carrière. L'extrême dégradation de son quartier, menacé un temps de destruction, le choquait. Des maisons anciennes qui racontaient l'histoire de Nancy s'étaient transformées en d'infâmes taudis. Certaines même menaçaient ruine. Les charmantes petites rues caractéristiques du Moyen Âge étaient devenues des coupe-gorge où vivaient des familles impécunieuses, où s'étaient misère sociale et prostitution. Cette situation lui était insupportable. *Renaissance de la Vieille Ville* publia un fort beau document qui soulignait la qualité de ce patrimoine architectural laissé à l'abandon. Ce fut une action qui sensibilisa beaucoup de Nancéiens, et ce fut le début dans notre ville de la reconquête des quartiers dégradés. Le classement du quartier de la Vieille Ville en secteur sauvegardé intervint en 1976. L'office HLM de la ville de Nancy, où Bernard de Dumast entra en qualité d'administrateur, prit en main la rénovation, rendit au quartier sa beauté passée et le transforma en un lieu propice à d'agréables promenades. Notre confrère poursuivit longtemps ce travail comme président de l'ARIM (Association de restauration immobilière). Car, pour notre ami, le logement n'était pas seulement un décor architectural. C'était l'élément essentiel de la vie des habitants de toute cité et, dans ce même esprit, il présida la Société des HLM de l'Est et participa aux conseils d'administration d'autres organismes consacrés au logement social. On ne sera pas surpris de savoir que, fort de toute cette expérience, notre confrère fut le président départemental, puis régional des Vieilles Maisons Françaises.

Il fut aussi adjoint au maire de Nancy et vice-président du District urbain. Sa délégation portait sur le développement économique de notre cité. Président de Nancy-Brabois-Innovation, vice-président fondateur de l'Association française des technopôles, il participa à la création et au développement du technopôle de Brabois. Son intérêt pour la chose publique le porta à se présenter aux élections sénatoriales en 1986. Il publia alors *Et après !*, ouvrage dans lequel il présentait son programme. Sa candidature spontanée fit un score honorable d'une vingtaine de pour cent, insuffisant cependant à le faire élire.

Bernard Guerrier de Dumast s'intéressait à la formation des esprits et à l'enseignement. Marchant dans les pas de Prosper, son arrière-grand-père, restaurateur de l'université de Nancy, il fut membre du conseil des universités de Nancy 1 et de Nancy 2, vice-président de l'Institut national polytechnique de Lorraine et membre du conseil d'administration de l'Institut commercial de Nancy.

Il y eut encore d'autres associations ou organisations auxquelles il était particulièrement attaché. Bernard fut ainsi le président des *Amis de Saint-Nicolas des Lorrains à Rome*. Cette association avait été fondée dans les années 50 par son père, le général Maxime Guerrier de Dumast. Il poursuivit l'action paternelle, sensibilisa le ministre de la Culture, qui était le Lorrain Jack Lang, et le président de la Région Lorraine, Gérard Longuet. Il sut fédérer toutes les bonnes volontés, trouver des financements nécessaires aux restaurations et redonner son cachet à notre vieille église paroissiale de Rome.

Au Musée Lorrain, il était naturellement chez lui. Nul n'ignore à Nancy que son arrière-grand-père fut un des membres fondateurs de la Société d'archéologie lorraine et du Musée Lorrain. Bernard fut le secrétaire général, puis le vice-président de l'institution. Généreusement, il fit dépôt au nom de sa famille d'une très jolie tabatière décorée que le tsar avait offerte à un de ses ancêtres médecin en remerciements de soins prodigués aux soldats russes pendant les guerres napoléoniennes.

Devenu membre correspondant de notre compagnie en janvier 1976, il fut reçu titulaire en mars 1982. Les communications qu'il y présenta portèrent sur le développement économique de notre région et ses grands équipements. Son assiduité souffrit dans les dernières années de grosses difficultés d'audition qui l'obligèrent malheureusement à nous quitter.

Est-il besoin encore de rappeler qu'il fut chevalier de grâce et de dévotion de l'ordre souverain de Malte, ambassadeur de cet ordre auprès du Conseil de l'Europe, chevalier de l'ordre de la Toison d'Or, officier de la Légion d'honneur, officier des Palmes académiques et chevalier du Mérite agricole, que Vivette et lui recevaient chez eux les plus hautes personnalités qui venaient en Lorraine, notamment la reine-mère d'Angleterre ou l'archiduc d'Autriche Otto de Habsbourg-Lorraine auquel le liait une profonde et constante amitié.

Il laisse à ceux qui l'ont approché le souvenir d'un vieux sage. Il avait une sorte de don qui lui faisait poser les bonnes questions, suggérer de bonnes réponses ou amener des décisions. Cela lui conférait une indiscutable autorité morale. Héritier d'un sang illustre qui a beaucoup servi Nancy et la Lorraine, il a toujours eu la volonté de maintenir la dignité de sa famille, et il a magnifiquement réussi. Bernard Guerrier de Dumast était un homme de bien dont la présence a honoré l'Académie. Il nous a quittés après une vie bien remplie, laissant un grand vide dans le cœur de nous tous.

L'épidémie de coronavirus a empêché que cet hommage soit rendu plus tôt. Que Vivette et ses enfants sachent que, pour autant, nous n'avons pas oublié notre ami, que son sourire amical et son regard espiègle nous manquent, et nous

leur demandons de trouver ici les affectueuses et respectueuses condoléances de tous ses confrères et consœurs de l'Académie.



Éloge de Monsieur Henry Bogdan (1936-2020), prononcé par Monsieur Alain Petiot le 16 octobre 2020

Monsieur Henry Bogdan, associé-correspondant régional de notre Compagnie, nous a quittés le 9 avril 2020. Né à Beauvais le 9 janvier 1936, d'un père hongrois et d'une mère française, Henry Bogdan a accompli ses études secondaires à Paris, au lycée Louis-le-Grand, puis à la Sorbonne où il mena des études d'histoire qui, après un semestre à l'université de Vienne, en Autriche, se sont terminées par un succès à l'agrégation. Parallèlement, il a suivi les cours de l'École des langues orientales vivantes où il obtint un diplôme en langues finno-ougriennes. Il fit alors une carrière de professeur d'histoire au lycée Voltaire à Paris, mais ses connaissances lui valurent aussi d'être chargé de cours au Centre de civilisation européenne de Marne-La-Vallée et à l'École militaire de Paris, dans le cadre de l'enseignement militaire supérieur scientifique et technique.

Henry Bogdan est l'auteur de nombreuses publications. Après une « Histoire de la Hongrie » dans la collection *Que sais-je?* (1966), il a publié « La Question royale en Hongrie au lendemain de la Première Guerre mondiale » dans les Cahiers de l'Institut de recherches de l'Europe centrale (1979) puis une « Histoire des pays de l'Est » aux Éditions de l'Université et de l'Enseignement Moderne (1982). Il a ensuite publié successivement, aux Éditions Perrin :

- *Histoire des peuples de l'ex-URSS, du IX^e siècle à nos jours* (1993) ;
- *Les Chevaliers teutoniques* (1995) ;
- *La Guerre de Trente Ans, 1618-1648* (1999), ouvrage couronné par le prix Thiers de l'Académie Française ;
- *Histoire de l'Allemagne, de la Germanie à nos jours* (1999) ;
- *Histoire des pays de l'Est, des origines à nos jours* (1999) ;
- *Histoire des Habsbourg, des origines à nos jours* (2002) ;
- *La Lorraine des ducs : sept siècles d'histoire* (2005) ;
- *Histoire de la Bavière* (2007) ;
- *Les Hohenzollern, la dynastie qui a fait l'Allemagne (1061-1918)* (2010) ;
- *Le Kaiser Guillaume II dernier empereur d'Allemagne* (Tallandier, 2014) ;
- *Histoire des trois Reich* (2015).

Henry Bogdan a également participé à la rédaction d'ouvrages collectifs comme, par exemple, *Comment naissent les révolutions*, avec Fabrice d'Almeida et Philippe Chassigne, publié chez Perrin en 2009. Mais tous ces ouvrages estimés ne sont que la partie la plus visible de son œuvre qui est immense car Henry Bogdan a publié tout au long de sa carrière d'historien des études dans des périodiques, comme *Le Monde Diplomatique*, donné des conférences et participé à des colloques dont il était un participant recherché. Dans ses écrits comme dans ses conférences, Henry Bogdan s'est révélé comme un historien parfaitement documenté, toujours clair, allant à l'essentiel et mettant au service de l'Histoire sa parfaite connaissance des peuples d'Europe centrale acquise par ses lectures et ses voyages. Ses ouvrages, traduits et republiés dans les différents pays dont ils traitent, sont fréquemment cités en référence dans les publications internationales consacrées à l'histoire et à la géopolitique. Henry Bogdan est ainsi considéré comme l'historien de la *Mitteleuropa*.

Cette connaissance de l'Europe lui a en outre permis de rendre des services distingués à la Défense nationale, notamment au cours de missions dans les pays baltes, en ex-Yougoslavie ou en Arménie. Il était d'ailleurs capitaine de frégate honoraire et chevalier de l'Ordre national du Mérite à titre militaire.

C'est pour toutes ces raisons que, sur la recommandation de notre regretté confrère Louis-Philippe Laprevote, notre Compagnie avait souhaité l'accueillir en qualité d'associé-correspondant régional, le 3 décembre 2010. Sa présence parmi nous était d'autant plus souhaitée qu'il s'était retiré à Goviller, vieux village du Saintois, à quelques pas de la colline de Sion, de Thorey-Lyautey et d'Haroué, lieux chargés de symboles où il pouvait méditer sur les liens séculaires unissant la Lorraine et l'Europe centrale, notamment la Hongrie, le pays de ses ancêtres. Il avait à cet égard conservé un attachement respectueux au fils du dernier roi couronné de Hongrie, l'archiduc Otto de Habsbourg-Lorraine, et avait contribué à l'hommage qui avait été rendu à ce dernier par *Le Pays Lorrain*, dans son édition de mars 2012. Il avait de plus reçu la croix de chevalier de Saint-Georges, ancien ordre dynastique habsbourgeois restauré en 1969 par la nouvelle république de Hongrie.

Henry Bogdan s'était marié sur le tard, en 2001, à Marie-Jeanne Ginthum, veuve Joly, qui avait exercé avec dévouement, pendant quarante années, la profession de kinésithérapeute-chef au centre Parisot de Bainville-sur-Madon et était très estimée des habitants de Goviller. Il avait eu la douleur de la perdre, en 2016, puis, à son tour, frappé par la maladie et l'infirmité, il s'est éteint discrètement, au cœur du Saintois.

**Éloge de Monsieur Michel Parisse (1936-2020),
prononcé par Monsieur Patrick Corbet
le 14 mai 2021**

Le professeur Michel Parisse est décédé à Paris le 5 avril 2020. Membre associé-correspondant de l'Académie de Stanislas depuis le 16 février 1979, sur la recommandation de l'abbé Choux et des professeurs Taveneaux et Cabourdin, il avait prononcé en mai 1980 une conférence sur « Les abbayes de femmes en Lorraine au Moyen Âge », semble-t-il non publiée.

En raison d'une carrière où se discernent deux périodes distinctes, les plus jeunes de notre compagnie méconnaissent peut-être le rôle joué par notre collègue défunt dans l'étude de l'histoire du Moyen Âge lorrain. Il était né le 1^{er} mai 1936 dans une famille de Void dans la Meuse. De brillantes études le conduisirent au Lycée Poincaré de Nancy, puis à la Faculté des Lettres où son ardeur et son brio le firent remarquer par ses maîtres. Le Doyen Jean Schneider l'orienta assez naturellement vers le passé régional et, après son agrégation obtenue en 1959, il s'attela à une thèse de doctorat sur la noblesse lorraine du X^e au XIII^e siècle. Six ans professeur dans l'enseignement secondaire à Metz, il entra en 1965 à l'Université dont il devint une figure très active, occupant une situation assez comparable à celle de notre regretté confrère et ancien président François Roth, dont il avait l'âge et dont il était l'ami.

Michel Parisse se définit vite comme un spécialiste de l'aristocratie, du mouvement monastique et de la diplomatie médiévale. Il multiplie les contributions dont on trouvera la référence dans le gros et beau volume de *Mélanges* à lui offert en 2004, sous le titre « *Retour aux sources* ». Il anime les *Annales de l'Est*, s'investit dans les Journées d'études régionales, organise des expositions, ainsi celle, aux Cordeliers en 1984, sur « *Écriture et enluminure en Lorraine* ». Il épaula Hubert Collin dans la création de la collection *Lotharingia*. Il dirige, à quarante ans, rien moins que l'*Histoire de la Lorraine* de la collection Privat (1977) et participe chez le même éditeur à celles de Nancy (1978) et de Metz (1986). Il est une des chevilles ouvrières de l'*Encyclopédie illustrée de la Lorraine*, en collaborant au volume sur la vie religieuse et surtout en rédigeant, dans la sous-série principale, chronologique, le tome médiéval pour lequel il s'arrête au titre *Austrasie, Lotharingie, Lorraine* (1990).

Après la soutenance de sa thèse d'État en 1975, il était devenu professeur d'histoire médiévale à la Faculté. Mais son regard se porte de plus en plus vers l'Outre-Rhin et, en 1985, la Mission historique française en Allemagne, dont le siège était à Göttingen, l'accueille comme son directeur. Il y succède à Étienne François, autre chercheur d'origine lorraine. Après deux mandats, cette

responsabilité s'interrompt en 1991 et, quelques mois plus tard, en 1993, il est élu professeur d'histoire du haut Moyen Âge à l'Université Paris-I. Il s'y emploie sur des créneaux originaux, s'attachant au développement de la connaissance et de la pratique du latin médiéval, pour lequel il fait paraître plusieurs lexiques et manuels d'initiation. Naturellement, l'histoire de l'Allemagne, celle des chartes, celle du monachisme continuaient de le retenir.

La Lorraine n'est pas alors exclue de ses travaux : il approfondit l'étude de grands monastères comme Remiremont, Gorze ou Morimond où il ouvre la voie des avancées historiographiques actuelles. Très appréciées aussi sont ses éditions (avec traduction) de textes majeurs, au premier rang desquels la *Vie de saint Léon IX*, le pape ancien évêque de Toul (1997) et la *Vie de Jean de Gorze*, le réformateur bénédictin du X^e siècle (1999). Sa curiosité d'esprit l'avait aussi amené à consacrer un livre à la Tapisserie de Bayeux.

Après sa retraite académique en 2002, Michel Parisse revenait en Lorraine où il avait une maison de campagne près de son pays natal, à Maxey-sur-Vaise. L'histoire régionale le concernait toujours, et la réédition en 2011 d'une quinzaine de ses articles fut pour lui une satisfaction. Mais il fut assez tôt atteint par une maladie invalidante qui ralentit, puis mit fin, malgré l'aide de ses élèves, à ses travaux. Ses dernières années furent difficiles, et la Covid 19 l'abattit dès sa première vague. Toutefois, il avait assez œuvré, et sa bibliographie le prouve, pour qu'on lui reconnaisse une place d'importance parmi les historiens lorrains contemporains.



**Éloge de Monsieur Marc Fumaroli (1932-2020),
prononcé par Monsieur Michel Bur
le 28 mai 2021**

Né à Marseille le 10 juin 1932, Marc Fumaroli est décédé à Paris à l'âge de quatre-vingt-huit ans le 24 juin 2020. Il avait fait ses études supérieures à l'Université d'Aix-en-Provence puis à la Sorbonne. Reçu à l'agrégation en 1959, il participa aux opérations de maintien de l'ordre en Algérie durant vingt-deux mois, d'abord près de Colbert puis au sud de Sétif, période durant laquelle il trouva le temps de lire tout Balzac. Il commença sa carrière d'enseignant à l'Université de Lille en 1966, puis fut élu à la Sorbonne où il soutint sa thèse de doctorat d'État en 1976. Pendant les dix années qui suivirent, il fut professeur à la Sorbonne, établissement qu'il quitta en 1986 pour le Collège de France où il occupa jusqu'à sa retraite en 2002 une chaire intitulée « Rhétorique et société en Europe, XVI^e-XVII^e siècles ». Depuis 1997, il enseignait aussi à l'Université

de Chicago et faisait des conférences aux États-Unis, en Angleterre et en Italie. Il était membre de nombreuses sociétés savantes de ces différents pays.

Sa thèse, publiée en 1980, est intitulée « L'âge de l'éloquence: Rhétorique et *res literaria* de la Renaissance au seuil de l'époque classique ». La synthèse de tous ses travaux, portant en particulier sur La Fontaine, Corneille et Chateaubriand, a été publiée en 2015 sous le titre de « La République des Lettres ». Marc Fumaroli fut tout au long de sa carrière un défenseur de la culture classique, les œuvres étudiées par lui étant toujours replacées dans leur contexte politique, économique et social. Cette orientation lui valut à la fin de sa vie un incontestable rayonnement médiatique. Élu à l'Académie Française en 1995 et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1998, il faisait partie de l'Académie de Stanislas, comme associé-correspondant national, depuis le 24 janvier 1997.



Éloge de Monsieur Francis Rapp (1926-2020), prononcé par Monsieur Michel Bur le 28 mai 2021

Notre associé-correspondant national Francis Rapp est décédé à Angers de la Covid 19 le 29 mars 2020 à l'âge de quatre-vingt-treize ans. Il était né à Strasbourg le 27 juin 1926. Il avait été de 1961 à 1965 chargé d'enseignement à la Faculté des Lettres de Nancy où l'avait appelé le doyen Jean Schneider. Docteur ès-Lettres en 1972, avec une thèse intitulée *Réformes et réformations à Strasbourg: Église et société dans le diocèse de Strasbourg, 1450-1525*, publiée deux ans plus tard, il devint professeur dans l'Université de cette ville où il fit toute sa carrière jusqu'à sa retraite en 1991, mais il ne cessa ensuite de faire des conférences pour répondre aux nombreuses invitations qui lui étaient faites à travers toute la France. Il avait été élu correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1983 et membre de l'Institut de France dix ans plus tard, en 1993.

Francis Rapp était un éminent médiéviste, spécialiste du Saint Empire Romain Germanique – il était bilingue –, de l'histoire religieuse du Bas Moyen Âge et de la Réforme, et naturellement de l'histoire régionale économique, sociale et urbaine. Comme le dit Lucien Fèbvre, « la grande histoire commence sur le plan local ». Parmi les remarquables ouvrages qu'il a publiés, on retiendra surtout *L'Alsace à la fin du Moyen Âge* en 1977, *Les origines médiévales de l'Allemagne moderne: de Charles IV à Charles Quint (1346-1519)* en 1989 et *Le Saint Empire Romain Germanique* en 2000.

À cette notice classique, permettez-moi d'ajouter un témoignage personnel que je tiens du Doyen Schneider. Quand approcha la date du conseil de révision en Alsace annexée, Francis Rapp, bien décidé à ne pas servir sous l'uniforme allemand, envisagea de gagner le maquis, mais il y renonça pour ne pas exposer sa famille à de lourdes représailles. Il commença alors à se priver de nourriture pour arriver devant le conseil de révision dans un état de délabrement physique tel qu'il ne pourrait qu'être réformé. Si son refus de servir dans la *Wehrmacht* avait été soupçonné ou dénoncé, il aurait été fusillé sur le champ. Il eut la chance d'être réformé. Je ne connais pas d'exemple de patriotisme plus simple, plus naturel et plus héroïque que le sien.



Éloge de Madame Alix de Rohan-Chabot (1925-2020) prononcé par Madame Françoise Mathieu le 28 mai 2021

Je suis honorée et profondément émue d'évoquer ce soir la mémoire de Madame de Rohan-Chabot, pour laquelle j'éprouvais une grande sympathie et une profonde admiration. Américaine par ses origines maternelles et sa formation première, Alix de Rohan-Chabot, née Alix de Luppé, a accompli en France tout le cycle de ses études universitaires. Inscrite à la fois à la Sorbonne et à l'Institut Catholique de Paris, elle obtint en 1960 sa licence d'histoire. Elle entreprit ensuite une thèse de 3^{ème} cycle sur « Les écoles de campagne en Lorraine au XVIII^e siècle » qu'elle soutint brillamment en Sorbonne en 1967. Immédiatement imprimée, cette thèse – je cite le Professeur Taveneaux – « révèle l'une des réalités sociales les plus originales de l'ancienne Lorraine. L'enseignement des petites écoles y connaît un remarquable essor. La grande tradition instaurée avant la guerre de Trente Ans par Pierre Fourier et la Mère Alix Le Clerc, demeure vivante au Siècle des Lumières ». L'excellente étude de Madame de Rohan-Chabot laisse apparaître cette large avance de la Lorraine sur les autres provinces du royaume. Cette thèse a reçu en 1970 le prix Georges-Sadler de notre compagnie.

Après sa thèse, Alix de Rohan-Chabot s'inscrivit au séminaire de recherches du Père de Dainville, enseignant à l'École des Chartes et à l'École des Hautes Études. Elle se tourna alors vers la culture anglo-américaine, si chère à son cœur et dont elle dominait parfaitement la langue. Grâce aux archives de sa famille américaine, elle s'intéresse à celui qu'on appelait sous la Révolution « le citoyen Genet », frère de Madame Campan, qui fut l'ambassadeur de la première République française auprès des États-Unis, et, en 1985, elle publia

dans la *Revue d'Histoire diplomatique* un article intitulé : « Le Citoyen Genet et la neutralité américaine ».

C'est à cette époque que notre compagnie l'accueillit comme membre associé-correspondant, le 18 janvier 1985. Sa première communication à l'Académie, en mai 1986, fut consacrée au « Citoyen Genet et la neutralité américaine ». Mais une autre étude retint alors l'attention de Madame de Rohan-Chabot, une étude britannique cette fois, concernant James Fitzjames Stuart, Duke of Berwick, fils naturel de Jacques II Stuart, né en France en 1670, qui suivit son père en exil en France en 1688. Maréchal de France, le duc de Berwick se mit au service de Louis XIV et sera le dernier représentant de cette dynastie Stuart à occuper une place de choix dans la politique française. Ce travail se fonde sur l'étude d'archives privées en France et en Espagne. Alix de Rohan-Chabot fit une communication à l'Académie sur ce sujet en mars 1991 et publia chez Albin Michel en 1991 un ouvrage intitulé *Le Maréchal de Berwick, une épée anglaise au service des Bourbons*.

Élue membre titulaire de notre Académie en mai 1994, Madame de Rohan-Chabot prononça son discours de réception en mai 1996. Le sujet choisi, « Les Bénédictins anglais et la Lorraine », semble la parfaite synthèse de ses deux pôles d'intérêt. Après avoir évoqué l'installation au prieuré Saint-Laurent de Dieulouard des Bénédictins anglais, chassés par la Réforme en 1606, Alix de Rohan-Chabot décrit leurs difficultés financières – ils ont cultivé le houblon et produit de la bière anglaise très appréciée par la population – souligne leurs très bonnes relations avec la population. Le monastère anglais quittera Dieulouard en 1793, après cent-quatre-vingt-cinq ans d'existence, mais cette très belle expérience spirituelle et pédagogique sera perpétuée en 1802 par la création du célèbre monastère et école d'Ampleforth dans le Yorkshire, toujours actif de nos jours.

En 1997, Alix de Rohan-Chabot publie aux éditions Perrin, le portrait d'une femme hors du commun, Lucy Dillon, marquise de La Tour du Pin, née sous Louis XV, morte en 1853 sous Napoléon III, exilée aux États-Unis, en Grande Bretagne, en Suisse et, enfin, en Italie. L'ouvrage s'intitule : *Madame de la Tour du Pin, le talent du bonheur*. S'appuyant sur le journal et des lettres de la marquise, l'auteur admire son héroïne, comme elle, anglo-saxonne de naissance et française par l'éducation, qui vécut une vie mouvementée, riche en épreuves à la charnière du siècle des Lumières et du siècle du Romantisme. Après ce succès, Madame de Rohan-Chabot présenta, à l'Académie en octobre 2000, une nouvelle communication concernant la Lorraine. Le sujet en était : « Marie de Guise, Reine d'Écosse, mère de Marie Stuart ».

Le dernier ouvrage de notre consœur, publié en 2005 aux éditions Perrin, fut consacré au maréchal de Belle-Isle : *Le Maréchal de Belle Isle ou la revanche de Foucquet* et donna lieu à une magnifique conférence hors les murs dans le grand salon de l'hôtel de ville de Nancy, le 7 avril 2006. Cette belle étude souligne le rôle essentiel de Charles-Louis-Auguste Foucquet, maréchal de Belle-Isle. Avidé de gloire et soucieux de réhabiliter le nom de Foucquet, je cite l'auteur : « Il servit la couronne de France pendant plus de cinquante ans et a occupé une place importante dans l'histoire politique, militaire et diplomatique du règne de Louis XV ; il a surtout joué un rôle non négligeable dans le rapprochement entre le royaume de France et les duchés souverains de Lorraine et de Bar qui devait déboucher ... sur la réunion définitive de la Lorraine à la France ». L'auteur insiste également sur les années que Belle-Isle passa à transformer la ville de Metz pour la rendre plus attrayante, sans porter atteinte à sa vocation militaire.

Le 2 février 2007, sous la présidence de François le Tacon, Alix de Rohan-Chabot était élue membre honoraire de notre compagnie. Dans son dernier message en 2017, elle s'était intéressée aux documents concernant le deux-cent-cinquantième anniversaire de la mort de Stanislas, mais se plaignait de ne plus pouvoir assister à nos séances.

Telles furent l'œuvre et la carrière de cette historienne si attachante ; ses travaux diffèrent par leur orientation thématique, les uns consacrés à la Lorraine, d'autres à la France, aux États-Unis ou à l'Angleterre. Ils furent toujours menés avec une rigueur scientifique exemplaire.

Pour terminer cet hommage, je tiens à évoquer la personnalité d'Alix de Rohan-Chabot. Grande, élégante, elle frappait par son allure, sa grande distinction à laquelle une légère intonation britannique ajoutait beaucoup de charme. Elle aimait évoquer sa jeunesse américaine, mais elle se disait Lorraine d'adoption. Elle vivait partagée entre Paris et le château de Bourlémont, la grande propriété dont son époux, le comte Guy-Aldonce de Rohan-Chabot, avait hérité. Cette superbe demeure entourée de forêts avait été construite au XII^e siècle par les évêques de Toul. C'est là que travaillait Alix de Rohan-Chabot. Qui a eu le bonheur de passer une journée à Bourlémont, demeure parfaite d'élégance et de bon goût, accueilli par ces hôtes attentionnés qu'étaient Alix et son époux, ce privilège gardera dans son cœur un souvenir inoubliable.

Le 16 septembre 2020, une grande dame nous a quittés.

Éloge de Monsieur Henri Claude (1928-2021), prononcé par Monsieur Denis Grandjean le 25 juin 2021

Henri Claude nous a quittés le 1^{er} mars de cette année 2021. Professeur d'histoire de l'art à l'École des Beaux-Arts puis à l'École d'Architecture de Nancy, il avait naturellement sa place dans notre académie où il était entré en 1979 et avait assuré la présidence de l'année académique 1986-1987. Esprit ouvert, curieux, positif, ses avis étaient recherchés et sa présence élevait toujours le niveau des échanges en les rendant fructueux. Rares sont ceux qui font ainsi l'unanimité dans les divers cercles où ils évoluent. Il était très actif dans la commission des prix artistiques et il a contribué, lorsque j'étais directeur de l'École d'Architecture, à créer le prix d'architecture de notre académie. Il s'est aussi engagé dans la création, en 1987, de l'association « Archives modernes de l'architecture lorraine » qui a assuré le sauvetage et l'étude de nombreux fonds d'archives d'architectes et d'entrepreneurs, comme Jean Prouvé, organisé bien des expositions, accompagnées souvent de publications. Il a présidé cette association jusque dans les années 2000, avant de m'en transmettre la présidence, et il est toujours resté proche de cette petite équipe de passionnés d'art et d'architecture.

Il avait une empathie naturelle qui le faisait aimer de tous ; les étudiants étaient en confiance avec ce professeur érudit, qui savait adapter ses savoirs à ses publics, et qui savait aussi écouter. Ses cours d'histoire de l'Art étaient comme iconiques à l'École des Beaux-Arts puis à l'École d'Architecture, et ils étaient très suivis, même par les étudiants d'autres années, car il renouvelait constamment ses cours. Il était aussi un professeur attentif, on pourrait dire attentionné, et soucieux d'aider les élèves à progresser. Il était aussi aimé de ses collègues, la plupart des enseignants de l'École d'Architecture l'ayant eu comme professeur d'histoire de l'Art quelques années auparavant, dans la section architecture de l'École des Beaux-Arts. Ils l'appelaient affectueusement le Père Claude, signifiant par là une familiarité professionnelle mêlée d'une affection presque filiale.

Il incarnait aussi un territoire. Né à Fraize en 1928, ayant fait ses études secondaires à Épinal, il appartenait à cette confrérie des Vosgiens de Nancy, sans que notre ville ne serait pas vraiment ce qu'elle est. Il est de ceux qui ont renouvelé le regard que l'on porte sur notre région et sur ses artistes par des ouvrages à la fois savants et accessibles et dont la plupart sont épuisés, tous beaux livres publiés par Serge Domini, qui a démarré son activité avec Henri Claude et en parle comme de son « père éditorial » :

- *Les graveurs lorrains contemporains. Hommage à Jacques Callot* (1992);
- *La Lorraine vue par les peintres* (2003);
- *Émile Friant* (2005);
- *Saint-Nicolas des Lorrains* (2006);
- *Camille Hilaire* (2010);
- *Weisbuch* (2012).

Il a également participé à de nombreux livres sur l'architecture et l'urbanisme, les architectes et constructeurs comme Prouvé, sur le vitrail... Sans compter de multiples articles dans diverses revues, et il était devenu une référence incontournable dans les domaines de l'art et de l'architecture dans notre région.

Mais, au-delà de son érudition, ce qui caractérisait Henri Claude, c'est son humanité. C'était un homme bon, bienveillant, ayant évidemment le goût des autres et le faisant partager. Sans doute Marie-Madeleine, son épouse, n'est pas étrangère à ces qualités-là, elle que j'ai souvent vue à ses côtés, discrète et complice, à la fois muse et repère; sa famille a aussi beaucoup compté, et il me racontait parfois les vacances en Bretagne et les séances de pêche avec les enfants et les petits-enfants.

À propos de sa famille, il citait parfois sa grand-mère: « Ne recherche pas les compliments, cherche à éviter les reproches ». Érudite reconnu mais resté modeste, partageur de savoir, chaleureux, généreux, Henri Claude restera pour ceux qui ont la chance de le connaître une figure exemplaire de ces hommes qui contribuent à rendre une société meilleure. Je nous souhaite à tous, chères consœurs et chers confrères, de garder toujours en nous quelque chose d'Henri Claude.



Éloge de Monsieur Laurent Versini (1932-2021), prononcé par Monsieur Jean-Claude Bonnefont le 25 juin 2021

Je n'ai pas la prétention d'évoquer ici en détail la longue et brillante carrière de Laurent Versini. D'autres l'ont fait et le feront mieux que moi. Je veux dire simplement quel a été son rôle à l'Académie de Stanislas, pendant son séjour à Nancy et même après son départ pour Paris.

Laurent Versini, né à Paris le 20 juin 1932, était issu d'une lignée d'universitaires parisiens. Son grand-père, Barthélemy-Raoul Versini, en 1890, et son père Louis Versini, en 1913, étaient entrés tous les deux à l'École

normale supérieure et en étaient sortis comme agrégés de Lettres. Le premier avait dirigé le petit lycée Condorcet et le second le lycée Janson-de-Sailly. Avec de tels exemples, Laurent ne pouvait effectuer qu'un parcours sans faute : élève du lycée Janson-de-Sailly, puis des classes supérieures de Louis-le-Grand, il est entré comme ses devanciers à l'École de la rue d'Ulm, en 1953, et est devenu à son tour agrégé des Lettres en 1956.

C'est le hasard des affectations qui l'a conduit à se fixer à Nancy, où il a été nommé assistant de littérature française en 1957, avant de devenir en 1967, à la suite d'une thèse soutenue en Sorbonne, professeur de littérature française à la Faculté des Lettres. Sa thèse avait porté sur les ressources et la technique du roman *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos. Ce travail magistral avait fait de lui un spécialiste incontesté du XVIII^e siècle tout entier, car il avait su y montrer ce que le roman de Laclos, trop souvent réduit à son aspect licencieux, avait de profond et d'original, en le situant par rapport aux œuvres de Crébillon fils, de Dorat, de Marivaux, de l'abbé Prévost, de Richardson et de Jean-Jacques Rousseau.

Après la profonde secousse de l'année 1968, et avant la mise en place des nouvelles structures universitaires créées par le ministre Edgar Faure, Laurent Versini avait été le dernier doyen de la Faculté des Lettres de Nancy ; tâche difficile, dans laquelle il s'était efforcé de préserver, autant que faire se pouvait, la valeur des enseignements et la courtoisie de nos relations professionnelles. Libéré de cette fonction ingrate, il avait été tout naturellement disponible pour entrer comme associé-correspondant dans notre compagnie, sur un rapport du professeur Larcen, le 3 décembre 1971. Nommé titulaire le 7 juin 1974, il avait prononcé le 19 mai 1976 son discours de réception sur le sujet suivant : « De la Société royale à l'Académie de Stanislas, permanence dans le progrès ».

Ses premières communications avaient porté sur Choderlos de Laclos, en 1973, et sur le maître de forges philosophe Ignace de Wendel, en 1976. Mais il s'était très vite intéressé au milieu intellectuel dans lequel notre académie était née, à Nancy en 1750, et aux idées philosophiques, politiques et religieuses de Stanislas, dont il avait scruté et publié les écrits en compagnie du professeur Taveneaux. Il a résumé ses principales constatations dans la communication faite devant notre académie le 18 novembre 1983 : « Que révèle finalement cette œuvre si diverse et si riche ? Une personnalité originale, enthousiaste et fervente, capable de gaminerie et d'humour aussi, très jalouse en même temps de son autorité princière, une culture étendue, une très bonne connaissance de la latinité profane et notamment de Sénèque, dont la profonde influence, conjuguée avec les vertus chrétiennes de résignation et de patience et soutenue par un courage naturel évident, avait dû aider Leszczynski à supporter les

épreuves de Dantzig et des années suivantes ; une grande familiarité avec les moralistes français... et avec les écrivains politiques... ; une curiosité pour les nouveautés, sinon en matière de dogme, bien sûr, mais en matière d'économie... ». Il a fait ressurgir devant nous avec bonheur, l'image d'un Stanislas cultivé, sensible, généreux, bien différente des caricatures un peu mesquines qui avaient été faites de lui auparavant.

Je connaissais Laurent Versini depuis mes années d'École à Paris, puisque j'appartenais à la promotion qui a succédé à la sienne. L'ayant retrouvé à Nancy et partageant avec lui beaucoup de conceptions sur le nécessaire maintien des valeurs universitaires au milieu des changements de structures, j'ai bénéficié de son appui très actif lorsque je suis devenu président de l'université Nancy 2 en 1979. À son départ de Nancy pour la Sorbonne, j'ai hérité aussi, après le délai de rigueur, du fauteuil de titulaire qu'il avait abandonné le 1^{er} janvier 1986.

Je n'ai pas la possibilité d'évoquer ici en détail la très brillante carrière de Laurent Versini à Paris, ses nouvelles publications, ses fonctions de consultant et d'expert auprès du ministère, sa présidence de la section de Langue et littérature françaises du Conseil supérieur des universités, sa nomination dans les ordres du Mérite et de la Légion d'honneur, ainsi que comme commandeur des Palmes académiques, son prestige national et international parmi les spécialistes du XVIII^e siècle. Son savoir, sa perspicacité, son expression à la fois claire et nuancée ont fait de lui un maître vénéré. Nous ne lui en sommes que plus reconnaissants d'avoir accepté d'honorer de son patronage et de sa participation les deux colloques que nous avons organisés : en 2001, sur *Stanislas et son académie*, et en 2005, sur *l'Éducation et les Lumières*. Dans ces deux occasions, il m'a aidé à réunir des intervenants prestigieux, il a su introduire et conclure les débats avec une grande hauteur de vues. Sans lui, ces deux colloques n'auraient pas eu la haute tenue intellectuelle qu'on a bien voulu leur reconnaître.

Tous ses collègues et amis parisiens, les membres de l'Adirel, dont il avait été un des fondateurs en 1988, ceux qui l'ont bien connu à Nancy s'accordent pour dire que Laurent Versini fut un modèle de perspicacité, d'élégance intellectuelle, mais aussi de courtoisie. Ses paroles étaient aussi aimables dans l'approbation que dans la critique et, sans un léger froncement du nez, qui manifestait son désaccord, on n'aurait pas vu la différence sur son visage. Ses qualités étaient celles que l'on reconnaît aux hommes et aux femmes du siècle des Lumières, qu'il a contribué à mieux faire connaître de tous. À cette époque, pour résumer tout cela, on se serait peut-être contenté de dire de lui qu'il était un « homme d'esprit ».

Très diminué dans les dernières années de sa vie, Laurent Versini a terminé ses jours dans une épreuve qui fut cruelle pour lui et pour sa famille, dont il s'est trouvé séparé en raison des risques de contagion. À Madame Huguette Versini, à ses enfants, qui peuvent légitimement être fiers de ce qu'il a été, nous adressons nos très vives condoléances.

